

La Guerre des Beatrix

Théâtre musical en création

Recherches historiques et textes : Jean-François KISTER
Mise en musique et conception scénique: Jean-Marie CURTI

Personnages:

Beatrix de Faucigny, fille de Pierre II, soprano (oc)
Beatrix de Villars, soeur d'Agnès, l'épouse de Pierre II, mezzo (oïl)
Pierre II, Comte de Savoie, basse (oc)
Jean de Faucigny, enfant, rôle muet
Un Chevalier, rôle muet
Un Messager, rôle muet
Un Gonfalonier, rôle muet
Une Religieuse, rôle parlé
Trois musiciens *
Choeur de paysans, de gens de cour, de religieuses
(musiques 1, 9 et 14)

L'action se déroule en Faucigny lors d'une veillée imaginaire, vers 1300.
Musiques choisies entre 1260 et 1310.

Durée: 1h30'

* Instruments:

- ⌘ organetto, harpe de troubadour, tambourin à cordes, psaltérion, carillon
- ⌘ Flûtes à bec, chalemie, galoubet, percussions
- ⌘ vielle avec archet

Production: OPERA-STUDIO DE GENEVE
en création à Cluses (Haute-Savoie), mars 2010
puis en tournée à Chillon, Hermance, Samoëns, Faucigny, Mélan-Taninges

Scénario et libretto LA GUERRE DES BEATRIX

PROLOGUE

Les paysans du Faucigny chantent et dansent avec des goliards. Des candélabres parsèment la salle autour du public et définissent un espace scénique.

Musique 1

Chœur :

(extrait des Carmina Burana, No 179)

1. Tempus est iocundum, o virgines
Modo congaudete, vos iuvenes
O ! o ! totus floreo !
*Refrain : Iam amore virginali totus ardeo ;
Novus, novus amor est, quo pereo !*

2. Cantat philomena sic dulciter
et modulans auditor intus caleo
O ! o ! totus floreo !
*Refrain : Iam amore virginali totus ardeo ;
Novus, novus amor est, quo pereo !*

3. Flos est puellarum quam diligo
et rosa rosarum qua caleo
O ! o ! totus floreo !
*Refrain : Iam amore virginali totus ardeo ;
Novus, novus amor est, quo pereo !*

4. Tua me confortat promissio
tua me deportat negatio
O ! o ! totus floreo !
*Refrain : Iam amore virginali totus ardeo ;
Novus, novus amor est, quo pereo !*

5. Tua mecum ludit virginitas
tua me detrudit simplicitas
O ! o ! totus floreo !
*Refrain : Iam amore virginali totus ardeo ;
Novus, novus amor est, quo pereo !*

6. Sile philomena pro tempore
surge cantilena de pectore
O ! o ! totus floreo !
*Refrain : Iam amore virginali totus ardeo ;
Novus, novus amor est, quo pereo !*

7. Tempore brumali vir patiens
 animo vernali lasciviens
 O ! o ! totus floreo !
 Refrain : Iam amore virginali totus ardeo ;
 Novus, novus amor est, quo pereo !

8. Veni domicella cum gaudio
 veni veni bella iam pereo
 O ! o ! totus floreo !
 Refrain : Iam amore virginali totus ardeo ;
 Novus, novus amor est, quo pereo !

(Un grand bruit interrompt les réjouissances. Voix « off » :)

Pierre II : Moi, Pierre II, onzième comte de Savoie, j'ai voulu rassembler sous mon étendard toutes les régions situées entre Jura et Provence afin d'y assurer prospérité et sécurité. Outre les seigneuries déjà vassales de la Savoie, je devais aussi obtenir que Faucigny et Dauphiné reconnaissent notre suzeraineté. J'ai donc épousé Agnès de Faucigny dont son père, Aymon II, a fait son unique héritière bien qu'elle soit la cadette de sa sœur Beatrix. Et lorsque nous avons eu une fille nous l'avons appelée Beatrix également, en l'honneur de sa tante devenue sa marraine. Quand notre Beatrix a eu cinq ans, je l'ai donnée en mariage à Guigues VII, Dauphin du Viennois, de 12 ans son aîné.

Commence une mélodie à l'orgue portatif (sur musique 2)

Seize ans plus tard, quand notre fille Beatrix a eu un fils, Jean, cet enfant devenait l'héritier de toutes nos provinces. Mais Dieu ne m'a pas donné le temps d'accomplir entièrement mon dessein. Il aurait fallu que je puisse installer moi-même mon petit-fils, à ma place quand il serait devenu majeur.

Musique 2 *Interlude puis chant sur la destinée (oc)*
Bernart de Ventadour, Non es meravelha

Alors que, très malade, je luttais contre la mort, le conseil de famille des Savoie réuni en secret par mon frère Philippe, l'archevêque de Lyon, n'a pas accepté de faire de notre fille la régente de nos états en attendant la majorité de son fils. Je ne l'ai compris que quand Philippe a fini par renoncer à sa charge d'archevêque afin d'épouser Alix de Méranie, comtesse de Bourgogne. Pour moi, c'était clair : Philippe voulait rassembler nos fiefs et le comté de Bourgogne sous l'étendard de Savoie. J'étais mourant et il voulait devenir comte.

Musique 3 *Lamento de Pierre II (oc)*
Thibaut de Navarre, Dame, merci

Un musicien : Agnès, l'épouse du désormais défunt Comte Pierre II avait donc fait de leur fille Beatrix l'unique héritière du Faucigny. Puis Agnès le suivit dans la tombe. Le lendemain déjà, Philippe a incité Beatrix de Villars, la sœur aînée d'Agnès, à réclamer l'héritage tant convoité.

Guigues VII prit alors les armes contre son oncle Philippe pour défendre les droits de sa femme Beatrix de Faucigny et il y laissa la vie, lui aussi.

Musique 4 Interlude guerrier
Impro percussions et régale sur le motet de Franco de Cologne

ACTE I

Un tambour grave continue seul, de plus en plus insistant. On allume le candélabre près duquel Beatrix de F. vient s'asseoir. C'est une femme âgée. Elle porte un hennin ou une coiffure comparable :

Scène 1 (*Beatrix de Faucigny*)

Beatrix de Faucigny : Guigues était mon rempart contre les appétits de ma tante. Il est mort en chrétien après la guerre à laquelle l'avait contraint l'archevêque Philippe, le nouveau comte de Savoie qui a succédé à mon père. Le comte voulait notre Faucigny pour sa vassale, ma tante. Elle lui en devrait allégeance alors que, par moi, le Faucigny restait attaché au Dauphiné. J'ai veillé mon mari jusqu'au bout.

Et puis notre fils Jean, qui n'avait alors que quatre ans, est devenu Dauphin de Viennois et Baron de Faucigny. Et c'était à moi d'assumer sa charge tandis qu'il n'était pas majeur.

Nos vassaux tenaient leurs fiefs, mais la situation restait tendue du côté de Bonneville et de Thonon. Favorable à Philippe, l'Abbaye de Saint Maurice d'Agaune ne nous faisait pas grâce. L'abbé avait même fait demander à Marguerite de Provence, la femme de Louis IX, roi de France, de nous convaincre de renoncer à notre chère province au profit de la Savoie.

Moi, Beatrix de Faucigny, j'ai donc dû m'entourer d'hommes d'armes en dépit de la trêve de Sciez qu'avaient signée Philippe et mon mari à la veille de sa mort. Mais la dame de Villars s'est emparée par trahison de nous, mon fils et moi, alors que, presque sans escorte, nous traversions le Rhône devant Chanaz. Nous sommes restés captifs de longs mois. Je me souviens des insultes de ma tante quand elle est entrée dans la prison où elle nous avait fait jeter au château de Brion.
Fin brusque du tambour.

Scène 2 (*Beatrix de Villars à l'époque de ces événements et Beatrix de Faucigny se les remémorant*)
Une autre femme a pénétré dans l'enceinte lumineuse.

Beatrix de Villars (violente) : Philippe aurait pu se charger lui-même de la besogne et te faire enfermer avec ton avorton. Mais non, faible comme le sont tous les hommes, il t'a laissée traverser ses états pour enterrer ton mari en Viennois. Tu es veuve, maintenant, mais moi ça fait dix-sept ans que je le suis. Tu ne retourneras pas en Faucigny. C'est mon fief et je le garde. Ton mari mort, il n'y a plus de trêve qui tienne !

On entend résonner une harpe; (changeant de ton)

Quelles pressions ne m'ont-ils pas fait subir jadis pour m'arracher le Faucigny au profit d'Agnès, ma cadette, ta mère. Je n'avais que dix-huit ans. Elle allait épouser la cause souveraine et moi j'allais devenir la femme du vassal. Je me vois encore en face de mon père avec Pierre de Savoie à ses côtés. Pas encore comte, il était venu spécialement pour m'impressionner. Que je fus stupide ! Mais j'étais amoureuse. Et c'était la condition de nos épousailles, à Etienne de Villars et à moi. Et on avait bien veillé que mon Etienne ne soit pas présent pour me défendre lorsqu'ils m'ont arraché mon consentement.

Moi aussi, j'ai un fils, mon Humbert. Il a déjà connu bien des déboires : Alors que les hommes de l'abbé de Nantua l'avaient capturé après un différend de chasse, c'est moi qui suis allée le chercher, les armes à la main. Quelle guerre ce fut quand ils ont mis le village de Martignat à feu et à sang et osé attaquer mon château de Montréal. Mais je me suis vengée. Et il a fallu que le Bourguignon propose sa médiation pour que je ne détruise pas l'Abbaye. Et voilà que c'est la veuve du Bourguignon que l'Archevêque, que dis-je, le comte Philippe, a fini par épouser.

Beatrix de Faucigny : Que pouvais-je répondre à pareil plaidoyer ? J'étais instituée unique héritière du Faucigny par ma mère. Elle en avait parfaitement le droit. Pour épouser Etienne de Villars, ma tante avait renoncé à toute prétention sur notre province. Certes, le Faucigny constituait un obstacle entre la Savoie et ses possessions du Chablais, mais il en allait de même du Comté de Genève.

Musique 5 Interlude

Psaltérion et harpe sur le motet Bien m'ont Amors entrepris

Scène 3 (Beatrix de Faucigny, rajeunie et Beatrix de Villars)

Beatrix de Faucigny se met dans l'ombre, change d'apparence, nettement rajeunie et sans coiffe. Béatrix de Villars se rapproche de la lumière et tient maintenant un document dans sa main. La musique s'estompe peu à peu.

Beatrix de Villars : Tes prétentions sur le Faucigny sont aussi fausses que ta revendication concernant le château de l'Ile à Genève. J'ai ici une copie d'un codicille qui annule le legs qu'en a fait Pierre II à ta mère. Il l'a donné pour finir à Philippe, notre nouveau comte. L'original est déposé à Saint Maurice d'Againe.

On place une grille devant Beatrix de F. devenue captive. Fin de la musique.

Beatrix de Faucigny : C'est à cause de ce parchemin que tu t'es emparée de nous ? Ma mère m'a toujours dit que c'était un faux. Tu te moques de la trêve signée entre le nouveau comte et mon mari et tu adhères à un faux ? Tu ne vois vraiment que ton avantage..

Beatrix de Villars : « Dans ta situation, je ne ferais pas la fière. J'ai longtemps attendu ce moment et j'ai bien ri quand tu as cru que c'étaient les pillards du Rhône qui vous attaquaient. Et bien non ! Maintenant tu le sais, c'était moi, avec mes gens. Balmey, mon meilleur capitaine, lançait les ordres, les miens. Le soudard à l'écharpe bleue qui restait à ses côtés pendant votre enlèvement, c'était moi-même.

Beatrix de Faucigny : Et ton fils Humbert, où était-il ?

Beatrix de Villars : Il n'a rien à voir là dedans. Pour lui, je ne veux que la gloire. Les basses besognes, c'est moi qui les accomplis.

Beatrix de Faucigny : Tu as raison de considérer notre capture comme une basse besogne. C'était d'une lâcheté indigne de toi.

Beatrix de Villars : Qu'importe ! Tu ne sortiras d'ici que lorsque tu auras reconnu par écrit que le Faucigny est mien. N'est-ce pas logique que moi, l'aînée de ta mère, je sois Dame de Faucigny ? Tu n'étais pas née que c'était déjà mon droit.

Beatrix de Faucigny : Jamais je ne reconnaitrai tes prétentions. Tu n'es qu'une usurpatrice.

Beatrix de Villars : Tout doux, ma jeune amie, dans deux mois ce sera l'hiver. Qui te dit que je chaufferai votre prison ? Qui te dit aussi que je vous laisserai encore communiquer, ton fils et toi ? Il va te falloir devenir plus docile si tu ne veux pas que je vous sépare complètement.

Beatrix de Faucigny : Le comte-archevêque ne te laissera pas agir si vilainement. Il est ton suzerain.

Beatrix de Villars : Crois-tu qu'il connaisse ta présence ici ? J'ai pris soin de lui faire croire que tu avais été enlevée par les pillards du Rhône justement. Et mes gens, autour de toi, me sont entièrement dévoués.

Beatrix de Faucigny : Comment saurais-tu que ce sont ces pillards qui nous ont enlevés ? Le comte Philippe ne va-t-il pas se méfier ? Et puis notre passage n'est pas resté inaperçu quand tu nous as fait traverser Hauteville à l'aube. J'y ai vu une femme qui nous a reconnus. Son visage exprimait surprise et compassion. J'ai des partisans à Hauteville.

(Beatrix de Villars se mord la lèvre. Sa machination pourrait avoir attiré les soupçons de son allié, le comte-archevêque, qui, elle le sait, ne tient pas à passer pour le bourreau de leur nièce. Il est, lui, le frère cadet du père de Beatrix de Faucigny, et elle la sœur de sa mère.)

Beatrix de Villars, se ressaisissant : Tu n'as plus de partisans parmi la noblesse de ce côté du Rhône, tous sont mes vassaux maintenant, et les autres, qui va attacher de l'importance à leurs dires ?

Beatrix de Faucigny : En reniant la cession de tes droits, tu te parjures.

Beatrix de Villars : Tu dis bien, ce sont mes droits. Et à part toi qui es en mon pouvoir, qui pourra me le reprocher. Les Dauphinois attendent de toi des instructions qui ne viendront pas et les Savoyards sont de mon côté. Et puis il n'y a que toi qui n'admet pas que j'ai été contrainte. Que voulais-tu que je fasse entre ton père et le mien qui s'étaient mis d'accord ?

Beatrix de Faucigny : Tu voulais surtout te marier à n'importe quel prix avec ton Etienne, comme Esaü voulait son plat de lentilles.

Beatrix de Villars : Je ne te permets pas !

(Les deux femmes sont prêtes à en venir aux mains. Beatrix de Faucigny se calme, toutefois, la première. Elle est au pouvoir de sa tante, mais ça lui importe moins que le fait que son fils Jean soit aussi captif. Il faut louvoyer.)

Beatrix de Faucigny : La Dombes et le Haut-Bugey valent mieux qu'un plat de lentilles. Je te le concède.

Beatrix de Villars : Etienne aurait pu être savetier que je l'aurais quand même épousé. Son apanage ne m'intéressait pas alors.

Beatrix de Faucigny : Mais c'est le mien que tu veux aujourd'hui.

(Beatrix de Villars plaide pour elle-même et suggère un avenir pour sa nièce.)

Beatrix de Villars : Je suis veuve depuis dix-sept ans et ne me suis jamais remariée. Toi, une fois libre, tu pourras trouver un autre mari, et de ton choix celui-là. Songes-y. Tu n'as plus cinq ans.

(Beatrix de F. a été mariée à Guigues, dauphin du Viennois à l'âge de cinq ans, mais ils n'ont vécu ensemble qu'après sa seizième année.)

Beatrix de Faucigny : Tu es pleine de prévenances. Et tu me verrais volontiers épouser un prince polonais ou un castillan, mais surtout à plus de cinq cents lieues d'ici.

Beatrix de Villars : A mes conditions, ce serait parfait. Mais je te laisse méditer sur ton sort, d'autres réalités m'appellent.

Musique 6 *Planctus de Beatrix de F (oc)*
Guiraut Riquier, Pus sabers

ACTE II

Scène 1 *(Beatrix de Faucigny et la voix off de Pierre II)*

(Dans le même décor, il y a toutefois du feu dans la cheminée de la prison de Beatrix de Faucigny, jeune et seule, qui se morfond. Elle n'en passe pas moins du désespoir en se voyant contrainte de renoncer à l'héritage faucigneran à l'enthousiasme, en échafaudant des raisons d'être délivrée.)

Beatrix de Faucigny : Philippe de Savoie ne me laissera tout de même pas dépérir ainsi. Ce n'est pas possible. Il a été archevêque, un homme d'Eglise, nommé par le pape. Je pourrais tout autant lui prêter hommage que ma tante... Hommage pour le Faucigny. Tandis que pour le Viennois, je resterai indépendante, la Grande Dauphine, comme ils m'ont acclamée à Albon. Le patrimoine de Jean serait sauf... Oui, mais Savoie et Dauphiné à égalité, ça doit faire peur à Philippe. Il n'a pas de fils et ce n'est pas la vieille comtesse Alix de Bourgogne qui peut lui en donner un. Elle vient d'avoir soixante ans. Mon Jean reste donc un rival pour lui et les siens. Il faut que je le protège, que je veille sur sa nourriture. Ma tante serait capable de l'empoisonner.

Un silence passe, puis la voix off de Pierre II se mêle, comme une interférence, à la réflexion de Beatrix de Faucigny :

Pierre II : Non, il ne craint pas Jean. Amédée de Savoie, le fils de notre frère Thomas apanagé en Piémont lui succédera. Ainsi en a décidé le conseil de famille. Tu reconnaîtras que la Savoie doit rester la Savoie si elle ne peut pas incorporer le Dauphiné. Avec Jean, tout aurait été rassemblé Dauphiné et Faucigny, et la Savoie pour tête. C'était notre projet. Le sort en a décidé autrement. Ce n'est que quand j'étais déjà bien malade et qu'on me portait sur ma galère devant Chillon que j'ai appris la décision de Philippe de renoncer à sa charge d'archevêque et d'épouser la comtesse Alix de Bourgogne.

Beatrix de Faucigny : Alors vous saviez déjà ?

Pierre II : Philippe était assez secret, mais je me suis rendu compte de son projet avant de me faire transporter à la Chartreuse de Châtel, conscient que j'allais y mourir. C'est vrai que je voyais avec intérêt mon frère succéder à Hugues de Châlon comme comte de Bourgogne.

(Béatrix de Faucigny a un geste de surprise et de muette protestation.)

Pierre II : Ne m'accuse pas : Même très malade, on croit toujours qu'on va guérir. Moi vivant, jusqu'à la majorité de Jean, vos droits étaient saufs. Il s'en est fallu de huit ans. Pour vous je les aurais volontiers vécus. Mais Philippe n'est pas injuste. Il a fait la guerre à ton mari car c'était le devoir d'un comte de Savoie.

(Pleine d'espoir, Béatrix ose une question sans rapport avec la guerre ou la politique :)

Beatrix de Faucigny : Vous me parlez... D'autres de chez vous le peuvent-ils... Mon mari... Ma mère ?

Pierre II : Je ne peux rien te dire que tu ne puisses savoir dans ton monde. Est-ce même moi qui te parle ou simplement ton intuition, le sais-tu ?

Beatrix de Faucigny : Dans mon monde... Alors Philippe sait-il où je suis ?

Pierre II : « Il le sait et prépare ta délivrance, mais il y faudra des concessions.

Beatrix de Faucigny : Quand cela se fera-t-il ?

Pierre II : Prends patience. Tu avais peur d'un hiver sans feu et il y a du feu dans ta cheminée.

Beatrix de Faucigny : Du feu ? Depuis aujourd'hui seulement. Devrai-je en passer par les exigences de ma tante ? Ça je ne le peux pas.

Pierre II : Des concessions, t'ai-je dit. Ce feu est un signe. Tu ne dois pas tout céder. Que le Faucigny soit savoyard aujourd'hui ou demain, qu'importe ! Je vivais bien à Chillon alors que Philippe poursuit ses habitudes à Saint-Georges d'Espéranche, tout près de Lyon, sur nos terres de Septême.

Beatrix de Faucigny : Septême et Saint-Georges sont dans notre Dauphiné...

Pierre II : Mais ce sont des places qui ont toujours appartenu à la Savoie. Toi aussi, avant de devenir la Grande Dauphine, tu as vécu à Chillon que j'avais rendu imprenable.

Beatrix de Faucigny : Saurai-je un jour d'où je suis ?

(Il n'y a pas de réponse mais un silence jusqu'à ce que s'ouvre la porte de la cellule. Beatrix de Villars entre)

Scène 2 (*Beatrix de Villars, un chevalier qui ne dit rien et Beatrix de Faucigny*)

Beatrice de Villars : Trois gentilshommes sont mes hôtes. De la part de Philippe de Savoie, ils viennent s'enquérir de la manière dont je te traite, et négocier avec moi à ton sujet. Je n'ai autorisé que l'un d'entre eux à constater comment tu vis, mais en silence exclusivement. Il sait que s'il te parlait, ta libération, peut-être prochaine, serait repoussée, au moins jusqu'au printemps et nous ne sommes qu'en novembre.

Beatrix de Faucigny : Ah, c'est pour qu'il me voie qu'il y a du feu... ?

(Beatrix de Villars ne relève pas le propos désabusé de sa nièce. Elle ressort puis revient accompagnée d'un chevalier.)

Beatrix de Villars : Voici Pierre de Miolans, il vient de la part de Philippe de Savoie pour s'assurer que je vous traite bien, ton fils et toi.

L'homme s'incline puis fait le tour de la pièce et se chauffe un instant les mains devant la cheminée, mais il ne prononce aucune parole, même quand Beatrix de Faucigny s'adresse à lui.

Beatrix de Faucigny : Vous devez quand-même savoir, Messire, qu'il n'y a de feu dans cette prison que depuis hier soir...

(Un sourire erre sur les lèvres du visiteur qui regarde Beatrix de Faucigny avant que Beatrix de Villars ne le raccompagne. Et c'est elle qui revient, seule.)

Scène 3 (*Beatrix de Villars, Beatrix de Faucigny*)

Beatrix de Villars : Avec les envoyés de Philippe, nous sommes bien près de nous entendre. Peut-être que demain je te ferai parvenir un parchemin qu'il te faudra lire. Je t'apporterai aussi ton sceau. Si tu acceptes d'adhérer aux conditions que nous aurons décidées avec ces trois gentilshommes, tu pourrais repartir avec eux. Mais pour un temps seulement, si tu ne respectes pas tes engagements.

Beatrix de Faucigny : Repartir seule ou avec mon fils ?

Beatrix de Villars, acide : Tu verras bien !

Beatrix de Faucigny : Sans lui, je ne signe rien ni ne pars.

Beatrix de Villars : C'est moi qui possède ton sceau.

Beatrix de Faucigny : Il y manquera ma marque, comme peut-être celle de mon père sur ton codicille. Et je doute que le sire de Miolans se prête à tes machinations en acceptant d'en devenir témoin.

Beatrix de Villars : Le complément du testament de ton père est parfaitement authentique. Quant à ton fils, crois-tu que je ne sais pas éduquer un garçon ?

Beatrix de Faucigny : Peut-être s'il s'agit d'en faire un valet... Mais Jean sera le comte d'Albon et du Grésivaudan, le Dauphin du Viennois et le baron de Faucigny.

Beatrix de Villars : A ton aise... Mon fils aussi a été captif.

Musique 7 Interlude
Pierre Abélard, O quanta qualia

Beatrix de F. quitte la scène

Scène 4 (*Beatrix de Villars et la voix off de Pierre II*)

Béatrix de Villars est maintenant seule près du candélabre. La voix off de Pierre II lui répond

Beatrix de Villars : Je veux être reconnue Dame de Faucigny. Et ce n'est pas cette jeune écervelée qui m'en empêchera. C'est mon droit et je le revendique quoique prétendent exiger les envoyés du comte-archevêque. Il n'y a pas de compensations qui fassent. La Dame de Faucigny, c'est moi. Ma nièce est déjà Grande Dauphine. Cela ne lui suffit-il pas ? Ah, si mon Etienne était encore de ce monde, il saurait défendre mes droits...

Musique 8: Planctus de Beatrix de Villars (oil)
Gautier de Coinci, Por mon chief reconforter

(Elle adresse comme une prière à son mari défunt.)

Beatrix de Villars : De là où tu es, conseille-moi. Que dois-je faire pour être vraiment Dame de Faucigny ?

Pierre II, voix off. *Chaque réplique de Pierre II est accompagnée d'un bruitage de voix* : Ce n'est pas comme ça qu'il faut poser la question...

Beatrix de Villars, affolée : Un revenant ! Qui êtes-vous ?

Pierre II : Nous sommes les mânes de vos morts et, parce que je fus leur suzerain et le vôtre, moi seul peux vous adresser la parole.

Beatrix de Villars, *retrouvant rapidement ses esprits* : Alors dites-moi ce qu'il faut faire.

Pierre II : Nous venons de vous le dire : Poser la question autrement.

Beatrix de Villars, *louvoyant* : Mais comment ?

Pierre II : C'est à vous de le savoir.

(Il y a un silence puis Beatrix de Villars finit par murmurer presque humblement :)

Beatrix de Villars : La paix ?

Pierre II : Vous dites bien.

Beatrix de Villars : C'est vous le conquérant, l'émule de Charlemagne, qui me demandez de choisir la paix ?

Pierre II : Les femmes sont naturellement faites pour la paix... et j'avoue que les hommes devraient l'être aussi. C'est ce que nous sommes en train de comprendre.

Beatrix de Villars : Tout céder serait faiblesse !

Pierre II : Faites confiance à Philippe et à ses envoyés. Il est maintenant votre suzerain.

Beatrix de Villars : Mais il n'est pas celui de ma nièce.

Pierre II : Nièce et filleule ! Elle porte votre nom. C'est vrai qu'à part un empereur inexistant, elle n'a pas de souverain en ce monde. Peut-être faudra-t-il un arbitrage, mais seulement quand elle ne sera plus votre prisonnière.

Beatrix de Villars : Nous n'obtiendrons plus rien d'elle et le Dauphiné reprendra la guerre contre la Savoie.

Pierre II : En êtes-vous certaine ?

Musique 9 *Choeur et 3 solistes avec instruments:
Adam de la Halle, Rondeau Dieu soit en cheste maison*

Scène 5 (*Beatrix de Villars et Beatrix de Faucigny*)

Beatrix de F. reprend sa place près du candélabre tandis que Pierre II arpente la salle en écoutant le dialogue. Beatrix de Villars pénètre dans la prison de sa nièce, un nouveau document à la main.

Beatrix de Villars : Voici la convention sur laquelle nous sommes tombés d'accord, les envoyés du Comte de Savoie et moi-même. Rien ne peut y être modifié.

Beatrix de Faucigny : Ne viennent-ils pas eux aussi pour que nous en parlions ?

Beatrix de Villars : Ils ont suffisamment obtenu de concessions de ma part. Je ne peux que t'inviter à entériner cet accord avant que je ne revienne sur mes bonnes intentions. Tu as la nuit pour y réfléchir. Peut-être que la présence de ton fils t'y aidera. Je vais te le faire amener. Les émissaires de Philippe ne repartent que demain. Pour la suite, le comte entend arbitrer notre différend.

Beatrix de Faucigny : Arbitrer ? Mais c'est lui qui t'a encouragée à me déposséder.

Beatrix de Villars : Philippe joue la carte de Savoie. Mais afin que la meilleure paix possible se fasse entre lui et le Dauphiné, il est prêt à prendre conseil auprès de quelque personnalité d'expérience. Et même, selon une mansuétude que je n'aurais pas eue à ton égard, il te fait demander si tu estimes que quelqu'un puisse représenter tes intérêts.

Beatrix de Faucigny : Je le peux moi-même !

Beatrix de Villars : C'est ce que j'ai refusé car selon nos conventions, ta liberté et celle de ton fils pourraient n'être que provisoires. Demande-t-on leur avis à des prisonniers ?

Beatrix de Faucigny, très alarmée : Mais qu'a-t-on tramé dans mon dos ?

Beatrix de Villars : Tout se trouve sur ce parchemin. Tu y liras les gages que tu devras remettre au comte de Savoie et à moi-même. Je ne voulais pas laisser partir ton fils, sauf moyennant de vraies compensations.

Beatrix de Faucigny parcourt le parchemin que sa tante vient de dérouler. Bientôt elle se redresse, en colère. Des percussions brèves ponctuent chaque réplique, en augmentant d'intensité et de rythme.

Beatrix de Faucigny : En m'enlevant Aubonne et Hermance, vous privez le Faucigny de tout accès au lac Léman et en me retirant Toisinges, Crédoz et Monthoux vous me coupez mes ponts sur l'Arve.

Beatrix de Villars : Tu as parfaitement compris. Il n'est plus question d'obtenir de péages sur nos marchandises et sur nos sujets. Mais rappelle-toi qu'en ton absence, le Dauphiné est sans maître...

Beatrix de Faucigny : De même que le Faucigny...

Beatrix de Villars : Il est à moi ! Châtillon-sur-Cluses te reste cependant si tu m'en rends hommage. Mais Faucigny devient mien tandis que Bonne revient à Philippe de Savoie, de même qu'Allinges en entier.

Beatrix de Faucigny : Je n'accepterai jamais d'être à ce point dépouillée.

Béatrix de Villars : Pense à ton fils. Depuis ici tu ne peux rien faire pour conserver ne serait-ce que son héritage dauphinois.

Beatrix de Faucigny : Quelle tristesse que l'empire soit impuissant pour départager entre ses vassaux. Seul Henry, le roi d'Angleterre aurait suffisamment d'honneur pour discuter avec le comte Philippe...

Beatrix de Villars : Je te prends au mot. S'il s'intéresse à ta cause, il donnera son avis au comte de Savoie. Au contraire, si peu lui en chaut, ce sera à Philippe d'arbitrer seul. Et je doute qu'un roi se dérange pour soutenir une péronnelle.

Musique 10 *Interlude*
La sexte Estampie real

Musique violente conduite par Pierre II. Arrêt brusque. Silence.
Beatrix de Villars quitte la cellule de sa nièce. La nuit passe et le lendemain Beatrix de Villars vient voir sa captive qui est prête de pied en cape. On voit aussi le jeune Jean de Faucigny qui est également vêtu pour affronter le froid. Il ne dira rien.

Scène 6 (*Beatrix de Villars ; Beatrix de Faucigny, jeune ; Jean de Faucigny qui ne dit rien*)

Beatrix de Villars tend sceau et cire à sa nièce.

Beatrix de Villars : As-tu décidé d'accepter nos conditions ? Voici ton sceau et de la cire.

Beatrix de Faucigny : Mais où sont les trois émissaires du comte ?

Beatrix de Villars : Dans la cour, prêts à partir, avec ou sans toi.

Beatrix de Faucigny : Je ne m'engagerai qu'en leur présence.

Beatrix de Villars : A ton aise, mais il pleut et il fait froid.

Beatrix de Faucigny : Je sais. Nos chevaux sont-ils sellés ?

Beatrix de Villars : Ils le seront à temps. Et n'oublie pas : Si, à la Chandeleur, dans trois mois, tu avais omis de nous livrer une seule des places mentionnées sur notre convention, tu seras de nouveau sous ma garde attentive. Ils s'en portent garants, et avec eux, le comte Philippe.

Beatrix de Faucigny : Il me faudra alors boire ta haine jusqu'à la lie.

Beatrix de Villars : Si tu savais déjà combien de fiel j'en ai retiré, tu mesurerais mieux ta chance.

Elle signe et appose le sceau. Tous quittent la scène.

Musique 11
Lamento di Tristano
Polyphonie instrumentale improvisée

Acte III

Scène 1 (*Beatrix de Faucigny*)

Mentions des lieux. Diaporama des possessions du Faucigny. Beatrix de F. se place devant les projections pour se placer dans les lieux autant que possible.

Beatrix de Faucigny, 35 ans, accueille un messager.

Scène 2 (*Un messager, Beatrix de Faucigny*)

Le Messager : Madame, une troupe armée est signalée du côté de l'ancien village.

Beatrix de Faucigny : Je sais, mais je ne pensais pas qu'ils arriveraient si tôt. Ce sont des gens de l'autre Villars, celui de Thoire. Vous l'avez sans doute vu à leur pennon bandé d'or et de gueules.

(Elle a un petit rire contraint puis poursuit :)

Beatrix de Faucigny : C'est le même que le nôtre, mais tout de travers. Solides, nos bandes à nous sont dressées en pal, et c'est pourtant à nous de partir. Quand ma tante et ses gens seront dans la cour, conduisez-la seule jusqu'à moi.

Musique 12

*Chant de Beatrix de Villars qui arrive dans la salle avec un musicien. (Oïl)
Guiot de Dijon, Chanterai por mon coraige*

Scène 3 (*Beatrix de Villars, un gonfalonier qui ne dit rien, Beatrix de Faucigny*)

Quelques instants plus tard, Beatrix de Villars entre dans la pièce suivie de son gonfalonier.

Beatrix de Villars : Je suis venue réclamer mon dû !

Beatrix de Faucigny : Il est à vous votre vie durant, mais vous devez m'en rendre hommage. Cette cérémonie se fera dans la haute cour, entre vos hommes et mes gens. J'ai donné des ordres pour qu'on amène nos couleurs afin de les remplacer par les vôtres à ce moment-là.

Beatrix de Villars, tout miel : Resterez-vous mon hôte ?

Beatrix de Faucigny : Non, ce soir je serai à Bonne où m'attendent d'autres tâches.

Beatrix de Villars : A votre aise, ma nièce. Mais qu'en est-il alors du château de Greyzier qu'on voit depuis cette embrasure à quelques portées d'arc ?

Beatrix de Faucigny : « Je ne comprends pas votre question. Vous savez bien qu'il reste en indivision entre les Langin, les Pontverre, votre famille et nous. Autant dire qu'il tombe en ruines. Les Greyzier en construisent d'ailleurs un autre sur les terres des Langin auxquels ils sont apparentés.

Beatrix de Faucigny : Allons, le temps des adieux est venu.

Musique 13

Régale et chalemie. Anonyme Angleterre, Excelsus in numine.

*Beatrix de Faucigny donne l'ordre de décrocher ses couleurs du mur qui la domine.
Les trois sortent.*

ACTE IV

Scène 1 (*Beatrix de Faucigny, âgée*)

Beatrix de Faucigny revient dans un costume de religieuse novice. A la chartreuse de Mélan, seule et âgée. Elle joue du psaltérion.

Une musicienne: *parlant à la place de Beatrix de F.* : Je me souviens. J'étais à Châtillon sur Cluses, c'était le 24 septembre 1282. Jean avait dix-neuf ans et il s'était installé à Faucigny, le temps d'une chasse. Sa femme, Bonne de Savoie, avec qui il n'avait pas encore vécu, devait le rejoindre quelques jours plus tard. Un messenger est arrivé à Châtillon. Il ne parvenait pas à parler. J'ai cru que c'était l'effort qu'il avait fourni pour gravir la côte. Mais, le voyant à ce point ému, je me suis dit que quelque chose de plus grave était arrivé. Mon angoisse commençait à poindre. Il a fini par dire que Jean avait eu un accident et qu'on l'avait transporté au presbytère de St Nicolas de Bonne.

J'ai aussitôt fait seller mon cheval. Accompagnée d'une escorte rassemblée à la hâte, et avec mon chirurgien, je suis descendue dans la vallée du Giffre. C'était plus court, mais aussi plus raide par l'Étroit d'Enté que par Monna(z). Sur le sentier escarpé qui relie Anthon d'en haut à Anthon d'en bas, dans la gorge du Giffre, j'allais devant et j'ai même traité un homme de couard. De peur de tomber, il n'éperonnait pas assez sa monture. Au galop dès la plaine, j'ai distancé mon monde. Mais ce fut en vain. Jean était mort à Bonne.

Ils avaient déjà installé mon fils dans le chœur de l'église. Je suis devenue comme folle. Pour une mère, c'est terrifiant de voir son enfant dans un cadre de mort alors que trois jours auparavant il l'a quittée plein de vie. Une femme aurait été parmi ses compagnons, qu'elle les aurait incités à déposer Jean dans une chambre, comme un dormant. La vision en eut été moins affreuse. Je voulais être morte, moi aussi.

Jean n'avait aucune blessure visible. Je me souviens encore avoir demandé comment il était mort. Le sire de Marcossay m'a répondu que, dans un ravin, un sanglier avait bouté le cheval de mon fils au ventre. En tombant, sa monture avait projeté Jean dans un fossé puis lui avait roulé dessus. Ecrasé, Jean s'était senti mourir et, comme son grand-père aux portes de la mort s'était fait transporter de Chillon à la chartreuse de Châtel, Jean a demandé qu'on le porte jusqu'à la plus prochaine église afin d'être

réconcilié avec Dieu. Ses dernières paroles, m'a-t-on rapporté, ont été : « Ménagez ma mère. »

Quand Bonne de Savoie, ma petite belle-fille, est arrivée de Suze, elle qui n'avait pas encore vécu avec Jean, j'ai dû la consoler en sachant bien, pourtant, qu'elle se relèverait plus vite que moi. C'est en son honneur que j'ai, l'année suivante, changé le nom de la ville nouvelle de Toisinges, sur la rive droite de l'Arve, en la faisant appeler Bonneville.

Mais à quoi bon avoir reconstitué le Faucigny, acquis Nernier et Rovorée, récupéré Hermance à la mort de ma tante, acheté Beaufort, reconquis et fortifié Flumet, à la source de l'Arly et rencontré l'empereur Rodolphe de Habsbourg afin qu'il s'oppose à l'ambition de Philippe de Savoie ? Le Faucigny n'avait plus de seigneur et le Dauphiné, plus de Dauphin.

Arrive une religieuse.

Scène 2 (*Une religieuse et Beatrix de Faucigny. Il peut aussi y avoir plusieurs religieuses, mais les autres restent en silence.*)

La religieuse : Madame, tout est prêt.

Beatrix de Faucigny : Puis-je vous parler avant que ne me soit imposée la règle du silence ?

La religieuse : Je vous écoute.

Beatrix de Faucigny : J'ai enseveli ici mon fils Jean. L'an passé, j'ai confié la baronnie du Faucigny à mon gendre Humbert de la Tour du Pin, devenu dauphin du Viennois quand j'ai abdicqué en sa faveur. Au préalable, j'ai remis quelques places à l'insatiable Maison de Savoie, de celles qu'ils ne m'avaient pas déjà prises comme Lullin et le Mont Forchat. Il fallait que la guerre cessât entre nous. Il fallait assurer la paix du plus fort aux gens de ce pays. Et ce n'est que maintenant, entre ces murs, que je suis libre.

La religieuse : Nous l'avons toutes compris ainsi, chacune pour elle-même.

Beatrix de Faucigny : N'est-ce qu'un paradoxe ? Je ne le crois pas. Les secrets et les conflits du monde ne m'assaillent plus. Je n'en ai pas pris mon parti, mais je laisse plus puissant que moi résoudre ces questions. J'ai fondé ce couvent de femmes à la mémoire des gens que j'ai aimés et que j'aime toujours. C'est ainsi que j'espère les enfanter un peu à l'éternité. Même religieuses dans un cloître, nous femmes sommes toujours mères, nous en avons le cœur.

Car à quoi bon les tribulations de ce monde si ce n'est pas pour avoir le temps de choisir. Et voici ce que j'ai compris : Tout n'existe qu'en vue d'un choix entre la haine et l'amour. Si on a aspiré à l'amour en toute sincérité, même en se trompant sur le devoir à accomplir pour le réaliser, alors on finit par le connaître, cet amour. Je le connaîtrai et j'y retrouverai ceux que j'ai aimés et aussi ceux que j'ai moins aimés, mais eux rendus purs parce que moi aussi rendue pure. C'est le sens de cette retraite,

la chartreuse de Mélan, à une lieue du château où j'ai régné. Moi, jadis la Grande Dauphine.

(Il y a un silence puis la religieuse s'installe derrière Beatrix de Faucigny, lui retire son hennin et s'apprête à lui couper les cheveux.)

Musique 14

*Choeur des religieuses puis tout le choeur et Pierre II.
Anonyme France, motet Cil s'entremet puis Victime Pascali laudes*

FIN